

193
GALLERY

HEROES AND SPIRITS OF NEW GUINEA

WYLDA BAYRÓN

DOSSIER DE PRESSE
8 JANVIER — 1 MARS 2020



César Levy
Director & Curator

cesar@193gallery.com
+33 6 03 70 78 26

7 rue des Filles du Calvaire
75 003 Paris

Mardi au Vendredi 10h30 - 19h30
Dimanche 12h - 18h



Après s'être intéressée à l'art contemporain japonais, chilien, caribéen et marocains, la nouvelle galerie du haut marais dédiée à la découverte des artistes et cultures étrangères, présentera du 8 Janvier au 1er Mars 2020 le travail de l'artiste portoricaine Wylda Bayrón sur les héros et esprits des îles de Nouvelle Guinée.

Le tour du monde de la 193 Gallery continue sur des terres toujours plus lointaines et mystérieuses à travers cette incroyable série de 24 photographies présentées en 2019 au Musée de la Castre à Cannes.

HEROES AND SPIRITS OF NEW GUINEA

La Papouasie-Nouvelle-Guinée est un pays méconnu situé au nord de l'Australie, tardivement exploré par les Occidentaux et entouré, aujourd'hui encore, d'une aura de mystère. Son territoire insulaire, plus vaste que la France, abrite une richesse naturelle insoupçonnée et une diversité culturelle exceptionnelle, façonnée par 40 000 ans de présence humaine.

Cadreuse professionnelle et grande voyageuse, Wylda Bayrón a parcouru cette région difficile d'accès à la rencontre de sociétés tribales en pleine mutation, dont l'héritage ancestral est aujourd'hui menacé.

Adoptée par ses hôtes, elle a pu assister aux sing-sing (rassemblements festifs) et à des rites plus secrets, dont les étrangers sont normalement exclus. Elle a ainsi réalisé une série de portraits d'hommes, de femmes et d'enfants magnifiquement parés, posant fièrement dans leurs tenues d'apparat. Ce travail original, exposé pour la première fois au public, reflète le rôle essentiel du bilas : expression de la beauté et du prestige, trait d'union entre l'Homme et son environnement.

D'autres portraits, représentant des hommes masqués, laissent entrevoir l'univers symbolique des mythes papous, peuplés d'ancêtres et d'esprits puissants. Un second volet de l'exposition évoque, de manière plus intimiste, à travers cinq photographies sublimes en noir et blanc, la scarification rituelle des jeunes hommes et femmes de la région entourant le Sepik.



WYLDA BAYRÓN

Biographie

Née à Porto Rico, Wylda Bayrón vit et travaille à New York en tant que chef opératrice de prises de vue pour le cinéma et la télévision. Elle a collaboré à de nombreux films et séries à grand succès, notamment pour les chaînes HBO, FX, NBC et Netflix. En tant que photographe, elle a passé plus de dix ans à parcourir la planète, poursuivant sa passion pour l'aventure et les rencontres à travers trente pays et six continents. Ses photographies ont été primées par National Geographic, le Smithsonian Magazine et le Huffington Post. Wylda Bayrón prépare actuellement l'édition d'un livre retraçant son périple solo de dix-huit mois en Papouasie-Nouvelle Guinée, entre 2013 et 2015. Transformée par cette expérience, elle évoque le hasard et les circonstances qui l'ont conduite en terre inconnue :

« Je m'intéressais particulièrement aux cultures des régions éloignées, aux costumes traditionnels et à la modification corporelle. J'admire l'ingéniosité humaine et suis fascinée par les sociétés qui vivent « hors réseau » et conservent ainsi leur identité culturelle. J'étais partie deux mois en Papouasie-Nouvelle-Guinée, en touriste. Mon chargeur de batterie a rendu l'âme dans la région entourant le fleuve Sepik, une semaine avant le festival de Mount Hagen. En cherchant à le remplacer, j'ai rencontré un Britannique qui était marié à une femme de l'ethnie motu. Ils m'ont accueillie au sein de leur famille et m'ont encouragée à rester, afin d'entreprendre un projet de préservation culturelle. J'ai commencé à sillonner les vingt-deux provinces du pays, dans l'espoir d'y photographier au moins un exemple de costume traditionnel. Cela m'a pris un an et demi... J'ai vécu dans les villages, chez l'habitant, j'ai appris la langue Pidgin afin de mieux communiquer mes intentions. Je voulais offrir aux Papouasiens l'occasion d'afficher leur splendeur et d'admirer leur propre diversité. »

LA NOUVELLE-GUINÉE : ART ET PERFORMANCE

La grande île de Nouvelle-Guinée est une terre tropicale verdoyante, au littoral chaud et fertile et aux montagnes escarpées, dont les plus hauts sommets sont parfois enneigés. Tardivement explorée par les Européens, elle fut divisée en trois zones durant la période coloniale. Les Hollandais accaparèrent la moitié ouest de l'île, qui appartient aujourd'hui à l'Indonésie. Les Allemands et les Britanniques se partagèrent la moitié est. Après la Première Guerre mondiale, la Papouasie Britannique et la Nouvelle-Guinée allemande furent unifiées sous administration australienne, avec l'aval de la Société des nations puis des Nations Unies. En 1975, la Papouasie-Nouvelle-Guinée (PNG) devint indépendante. Sa population était de 2,5 millions en 1970. Elle est aujourd'hui de 8,5 millions. La Papouasie-Nouvelle-Guinée, est un pays ancien, peuplé pour la première fois il y a 40000 ou 50000 ans lorsque le niveau de la mer (200 m plus bas qu'aujourd'hui) permettait les migrations à pied sec depuis l'Asie, le long de ponts terrestres. La montée subséquente des eaux isola complètement la Nouvelle-Guinée. Une éternité s'écoula avant que d'autres populations progressant par voie maritime en direction du soleil levant, ne débarquent sur les îles et les côtes. Parmi ces navigateurs, les plus importants furent les Lapita austronésiens qui atteignirent la Papouasie-Nouvelle-Guinée il y a environ 5 000 ans. Ils y établirent des communautés et introduisirent la céramique, le cochon et de nouvelles plantes. Ils n'eurent qu'un impact superficiel sur les anciennes populations de l'île. La grande migration suivante fut celle du groupe Dong San, au cours de l'âge du bronze il y a environ 1500 ans. Leur influence est perceptible dans certains motifs artistiques, telles que les spirales et les courbes imbriquées, et dans la forme des pirogues. Cet héritage stylistique se manifeste dans certaines zones côtières et dans les îles du large mais non dans les Hautes-Terres, qui restèrent pratiquement coupées du monde extérieur durant plus de 30000 ans. La diversité culturelle en Papouasie-Nouvelle-Guinée est époustouflante. On y recense plus de 800 langues distinctes. Chaque groupe

linguistique, plus ou moins isolé, a établi un rapport spécifique à l'environnement et à l'univers spirituel. En Nouvelle-Guinée, l'art, la danse et la musique sont de nature essentiellement religieuse. Les mythes y sont souvent centrés sur des esprits créateurs sur des esprits créateurs primordiaux, masculins et féminins, ou sur des dieux qui donnaient vie au monde, aux humains et aux autres créatures. Ces esprits créateurs se mêlaient peu des affaires humaines. Toutefois, une croyance fondamentale était que l'âme quittait le corps après la mort afin de poursuivre une existence autonome. Or, ces esprits ancestraux, à l'instar des esprits forestiers ou aquatiques, possédaient des pouvoirs terrifiants... Il fallait donc respecter les esprits et les honorer à travers les rituels et les cérémonies. L'accomplissement de cérémonies élaborées (exigeant parfois des années de préparation) réaffirmait le lien entre les groupes et leurs croyances. L'organisation de ces cérémonies, l'investissement des participants et la représentation des différentes strates du rituel renforçait la cohésion de la communauté. La Nouvelle-Guinée est une société de « Big men » (hommes éminents) : les organisateurs de ces manifestations, ainsi que les participants eux-mêmes, mettaient en jeu leur prestige. Les cycles de préparation et de célébration consolidaient à la fois le système des croyances, l'identité du clan et la hiérarchie sociale. Des édifices particuliers abritaient les esprits et servaient d'enclos pour la fabrication des masques, des costumes de danse, des tambours et autres instruments de musique nécessaires aux cérémonies. Les sculptures sacrées, principalement en bois, étaient soumises à un traitement rituel afin de devenir les réceptacles temporaires des esprits. De tels objets, considérés comme très puissants, étaient à la fois craints et préservés. Dans la région du fleuve Sepik ou dans le Golfe de Papouasie, ils étaient conservés dans la Maison des Hommes, la Haus Tambaran. Dans les Hautes-Terres, ils étaient entreposés dans des maisons « magiques » situées à l'écart du village, le long de sentiers que seuls les hommes initiés pouvaient parcourir. Dans cet environnement tropical,

même les objets les plus résistants finissaient par succomber aux insectes et à la pourriture sèche. Lorsqu'un masque s'était détérioré, un rituel précis (souvent accompagné de sacrifices d'animaux) permettait de transférer l'esprit de son ancien réceptacle, toujours « chargé » mais affaibli, vers un masque neuf. Une fois l'esprit transféré, le vieux masque n'était plus considéré comme efficace et pouvait partir au rebut. Ces figures et masques jouaient un rôle majeur dans la célébration de cérémonies, qui comportaient également des danses, de la musique, de la nourriture et, surtout, un profond investissement communautaire. Une grande variété de costumes était également réalisée, à partir de matériaux tels que l'écorce, le bambou, les feuilles, les noix de coco, les graines, les fruits, la mousse et, dans une large mesure, les plumes d'oiseaux. Certains masques sculptés étaient tellement couverts d'ornements décoratifs et symboliques que la forme principale de la sculpture devenait presque invisible. Dans certaines sociétés, les masques et les figures eux-mêmes étaient fait de matières végétales, entièrement éphémères et souvent à usage unique. Les sociétés de Nouvelle-Guinée croient en la coexistence des humains et des esprits. On rencontre des esprits forestiers, des esprits de l'eau et des esprits d'ancêtres. Les esprits d'ancêtres doivent être respectés : ils veillent au maintien des traditions et des rituels. Les esprits de personnes récemment décédées sont plus inquiétants : après le trépas, ils rodent près du village et interagissent avec les vivants, en bien ou en mal. Quand les personnes qu'ils connaissaient de leur vivant meurent à leur tour, ces esprits commencent à se dissiper. Lorsque toutes leurs connaissances sont décédées, ils partent enfin pour des destinations plus lointaines. Avec l'arrivée des missions chrétiennes en Nouvelle-Guinée – et la croyance biblique (qui fut facilement adoptée) en un dieu unique et omnipotent –, le monde surnaturel des ancêtres n'a pas disparu. Les Papouasiens ne sont pas restés passifs face à la conversion : « Les fantômes continuent d'être perçus comme des moteurs puissants de la vie sociale. En un sens, Dieu a été hissé à la première place du panthéon, d'où il « veille » sur les fantômes des ancêtres. » La colonisation a introduit un nouveau système religieux (monothéiste), une technologie avancée et une économie

radicalement différente, qui ont sapé la richesse et les systèmes d'échange traditionnels. Le monde moderne exerce ainsi une forte pression sur les cultures traditionnelles de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Les villes ont adopté le schéma occidental : argent, matérialisme, téléphone portable, réseaux sociaux, etc., aux antipodes de la vie rurale. Dans les campagnes, une partie de l'agriculture vivrière a été remplacée par des cultures de rapport telles que le café, le coprah et (pire) les plantations d'huile de palme. La déforestation intensive et l'exploitation minière, aux mains de compagnies étrangères, sont largement dérèglementées. Tous ces « développements » ont nourri la corruption, ainsi que l'abandon du mode de vie traditionnel au profit d'une économie monétaire. Toutefois, pour la majorité des Papouasiens, le village demeure une référence. Les jeunes qui retournent au village après leurs études avouent volontiers que les esprits « ne sont pas réels en ville » mais « redeviennent réels au village », où leur puissance semble palpable. Les bouleversements liés au développement ont impacté nombre de cérémonies traditionnelles. Quantité d'autres ont pourtant survécu, notamment les rites scarification du Sepik et certaines formes de tatouage rituel, jadis réprimées. De nouvelles formes de cérémonies sont organisées à l'occasion de festivals chrétiens, dans les écoles et lors de grands rassemblements annuels, les sing-sing. Les participants y arborent fièrement leurs costumes, dansent, chantent et partagent leurs cultures avec le reste du monde. Quant aux célèbres « Highland Shows » de Mount Hagen et de Goroka, ils furent créés à l'époque coloniale afin d'apaiser les guerres tribales, en rassemblant pacifiquement de très nombreux groupes. Ces festivals des Hautes-Terres connaissent une brillante réussite, en tant que vitrine de l'art et de la performance traditionnels. Les photographies de Wylda Bayrón, qui forment le cœur de cette exposition, témoignent à petite échelle d'un patrimoine préservé et de l'incroyable énergie qui se dégage de ces œuvres d'art, et du territoire qui les a vues naître.

Chris Boylan
Spécialiste sur la Nouvelle-Guinée







CONTACT

CÉSAR LEVY

CESAR@193GALLERY.COM

+33 6 03 70 78 26

Légende des photographies :

Photographie de couverture : détail de la photo *Pouvoir des Baining*, 2014, crédits de l'artiste
Photographie 2 : détail de la photo *Kutubu Klan*, 2013, crédits de l'artiste
Photographie 3 : détail de la photo *Duk Duk*, 2014, crédits de l'artiste
Photographie 4 : crédits de l'artiste
Photographie 5 : *Le grand chef*, 2013, crédits de l'artiste
Photographie 6 : *Le regard*, 2013, crédits de l'artiste
Photographie 7 : *Nokondi*, 2013, crédits de l'artiste
Photographie 8 : *L'art de la guerre*, 2013, crédits de l'artiste
Photographie 9 : *La Mère*, 2014, crédits de l'artiste
Photographie 10 : *Ol Bandi*, 2014, crédits de l'artiste
Photographie 11 : *Le commencement*, 2013, crédits de l'artiste